



VOL. II.—No. 26.

MONTREAL, JEUDI, 29 JUIN, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le discours prononcé par Messire Graton, supérieur du collège de Terrebonne, à la distribution des prix de cette belle et utile maison d'éducation. Comme l'éloge que nous ferions de ce discours pourrait paraître intéressé, nous en laissons l'appréciation à nos abonnés.

Nous sommes heureux que nos idées et nos travaux aient rencontré une si honorable approbation, et nous pouvons assurer M. le Supérieur Graton que ses bonnes paroles à notre adresse seront un puissant encouragement à continuer la croisade que nous avons entreprise. Qu'il nous soit permis aussi de remercier au nom du pays, Mgr de Montréal d'avoir permis à ce prêtre dévoué de consacrer tout son temps et ses talents au succès d'un système d'éducation dont nous avons tant besoin.

Nous saluons avec bonheur ces symptômes réjouissants d'une réaction nécessaire et indispensable dans l'éducation de la jeunesse et nous félicitons, le clergé d'aller au devant des besoins et des vœux du pays. Il comprend qu'il nous faut une éducation industrielle et commerciale et que s'il ne nous la donne pas, nous irons la chercher ailleurs.

Nos hommes d'état sauront sans doute apprécier cet heureux mouvement vers un ordre de choses meilleur, et l'encourager d'une manière efficace. S'ils ne le font pas de bon gré, le pays devra les y contraindre. Le temps des discours et des promesses est passé, il nous faut des actes maintenant, des faits.

Ce n'est pas avec des discours sur la bataille de Chateauguay ou sur la colonne Vendôme qu'on donnera la prospérité au Bas Canada et qu'on empêchera nos compatriotes de s'en aller par milliers aux Etats-Unis.

Or, le moyen le plus efficace d'opérer une réaction dans la population est de former l'esprit de la jeunesse aux choses pratiques, de le diriger dans des voies moins fleuries, mais plus sûres et plus utiles.

Le discours de M. Graton aura l'effet, nous l'espérons, de convaincre davantage messieurs les marchands de l'excellence de l'association qu'ils veulent fonder et du bien qu'elle pourrait faire.

L. O. DAVID.

DISCOURS DU REV. J. GRATON, SUPÉRIEUR DU COLLÈGE-MASSON,

PRONONCÉ MARDI, LE 20 JUIN, A LA SÉANCE DU COLLÈGE-MASSON.

En rencontrant avec bonheur aujourd'hui les parents de nos élèves et les amis de notre maison, je me sens pressé de remplir tout d'abord un devoir de reconnaissance bien doux à acquitter. Au nom des directeurs de la maison, j'offre les remerciements les plus sincères, les plus mérités pour la confiance dont le pays et plus particulièrement les parents de nos élèves ont daigné nous honorer au commencement de cette année scolaire, et qui a continué jusqu'à ce jour. Ce fait qui s'est présenté pour la première fois depuis la fondation du Collège, ce fait que cette maison qui peut vous paraître assez spacieuse pour un collège commercial, s'est trouvée trop étroite et que nous avons dû refuser un certain nombre d'élèves faute de place, parle lui-même assez éloquemment que je pourrais le faire. Cette confiance aurait droit de nous surprendre et nous surprendrait véritablement si nous avions la pensée de l'attribuer à nos mérites, à nos talents personnels. Loin de nous cette pensée, mais nous l'attribuons en premier lieu aux bénédictions du Tout-Puissant, à la protection signalée du saint patron de cette maison, St. Joseph, et à l'intercession du fondateur de ce Collège qui, je le crois sincèrement, daigne, du haut du ciel, abaisser son regard sur ce petit coin de la terre qu'il a tant aimé pendant sa vie, sur cette vigne qu'il a plantée, qu'il a arrosée de ses sueurs, et quelques fois peut-

être, de ses larmes. Car rien ne prospère véritablement ici-bas dans la religion à moins d'être greffé sur la croix, d'être arrosé de la sève amère du bois qui a racheté le monde.

De plus, l'on n'a qu'à lire ce qui se publie dans les journaux, et les revues commerciales, et suivre avec étonnement et avec une bien légitime fierté les progrès de notre commerce canadien, pour comprendre tout de suite le degré d'importance que notre classe de marchands acquiert tous les jours dans notre société.

A ce développement rapide de notre commerce va venir s'ajouter prochainement, sur une grande échelle, celui de notre industrie nationale. Nous saluons avec bonheur ce projet nouveau et si nécessaire.

Un jeune écrivain canadien, dont tout le pays admire le talent incontestable, a fait, dans la revue qu'il rédige, un appel à nos industriels canadiens pour créer une association dont les heureux résultats seront incalculables pour le développement de notre industrie.

Son idée marche, comme il l'écrivait au commencement de ce mois, et elle marche parce qu'elle répond aux besoins et aux aspirations de ce pays, parce qu'il y a plus de patriotisme qu'on ne le pensait dans notre population. Eh bien! l'idée de notre fondateur a marché elle aussi. Elle a marché pour la même raison que la sienne marche et marchera : parce qu'elle répond aux besoins et aux aspirations du pays. Le succès de notre idée est la garantie du succès de son idée. D'ailleurs, le commerce et l'industrie son frère et sœur, nés tous deux du même amour, de l'amour du canadien pour sa belle et riche patrie.

L'on demande « de former dans le commerce et l'industrie des hommes qui deviennent de plus en plus indispensables à la bonne conduite des affaires publiques. »

L'on demande « d'amener l'établissement d'un système d'éducation en rapport avec nos besoins et nos ressources. » Rien de plus légitime, rien de plus patriotique que ces justes demandes.

Qui, laissons à nos anciennes maisons d'éducation la gloire de former nos hommes de professions libérales, l'honneur de former un clergé canadien à la hauteur de sa sublime vocation, et qui soit, par cela même, notre plus pure comme notre plus grande gloire nationale. Certes, il n'est jamais venu à la pensée de qui que ce soit de dire que nos grands collèges n'aient pas rempli jusqu'à ce jour leur noble mission. Mais d'autres aspirations naissent de toutes parts, d'autres besoins se font sentir, et le pays, pour prospérer, doit les satisfaire; c'est une impérieuse nécessité.

Les aspirations du cultivateur canadien grandissent.

Il voit tout ce perfectionnement dans l'agriculture que le cultivateur étranger, qui vient quelquefois cultiver la terre qui appartient à son voisin, déploie à ses yeux ébahis.

Il se demande si son fils, qui va le remplacer bientôt, ne pourrait pas cultiver comme l'étranger, s'il ne serait pas plus avantageux de lui faire apprendre ce système nouveau qu'il a toujours, lui, malheureusement ignoré, et qui donne de si beaux résultats. Si cette pensée vient à se fixer dans son esprit, comme elle le fera certainement un jour ou l'autre, si ce projet devient l'objet de tous ses desirs, que fera-t-il? Enverra-t-il son fils se mettre au service de cet étranger pour le suivre et l'aider dans ses travaux de chaque jour? Certainement non, il se demandera alors pourquoi n'y a-t-il pas, dans son pays, une maison, une école qui enseigne l'agriculture? Pourquoi, pendant que toutes les autres professions sont, sous ce rapport, si largement départies, lui, le cultivateur du sol, lui, qui contribue, pour une si large part, aux premiers besoins de ses concitoyens, il ne trouve pas pour son fils, dans son propre pays, le moyen de lui donner une éducation en rapport avec l'état qui doit assurer son avenir? Ce noble désir du cultivateur canadien sera, avant peu, je l'espère, satisfait, du moins dans notre district. Nous voyons, tout près de nous, naître à l'ombre d'un collège qui fait notre gloire, l'école qui doit instruire nos jeunes cultivateurs. Que l'on se rappelle ce qu'était le Collège de l'Assomption, aujourd'hui si spacieux et surtout si fécond dans ses résultats, ce qu'il était à son origine. C'était alors le grain de senevé; aujourd'hui, c'est le grand arbre fortement enraciné, rempli de cette sève vigoureuse qui lui fait produire, au profit de notre société, ces fruits sains et abondants, nos hommes d'élite dans l'Eglise et dans l'Etat. Eh bien! le Collège de l'Assomption voit surgir à son ombre, sur le même terrain qui l'a vu naître, une autre tige, son école d'agriculture. Pourquoi ne grandirait-elle pas, ne se verrait-elle pas soigneusement cultivée, soutenue comme sa sœur aînée? Sera-ce le dévouement, le soin de ceux qui

l'ont plantée, qui lui fera défaut? Non, sans doute. De plus, espérons-le, souhaitons-le, elle se verra protégée de tous ceux qui aiment véritablement la classe si importante de nos bons cultivateurs canadiens.

Les aspirations du commerce canadien grandissent.

Amis du progrès matériel bien compris, admirateurs sympathiques du développement, de l'agrandissement de notre commerce, nous, les Directeurs de ce Collège Commercial, nous avons applaudi et nous applaudissons toutes les fois qu'un grand projet, qu'une grande mesure sort de nos chambres ou d'ailleurs pour donner plus d'extension et de vitalité à notre commerce. Nous donnons nos sympathies et l'expression de notre gratitude à ceux de nos concitoyens qui travaillent, dans la mesure de leurs forces, à élever notre échelle commerciale au niveau de celle des pays commerciaux de l'Europe. La route du Pacifique qui va s'ouvrir pour réunir les deux océans est, à nos yeux, une de ces mesures qui font grandir, comme avec le prestige du miracle, les destinées d'un pays. Nous comprenons aujourd'hui encore mieux que jamais la nécessité « de former des hommes pratiques dans le commerce et l'industrie, des hommes qui deviennent de plus en plus indispensables à la bonne conduite des affaires publiques. » Oui, je le répète, j'entre avec conviction dans la pensée de notre écrivain, dont je viens de reproduire les paroles, j'entre dans le projet d'amener l'établissement d'un système d'éducation en rapport avec nos besoins et nos ressources. J'oserai dire sans manquer, je l'espère, à la vérité, que le programme d'éducation inauguré depuis quatre ans dans cette maison, concourt pour sa faible part, il est vrai, mais concourt autant qu'il nous est possible, à amener ce résultat depuis si longtemps désiré. L'on n'a qu'à le lire pour s'en convaincre.

Il n'est pas difficile de prévoir qu'à un temps donné, nos affaires publiques seront pour une très-grande part, dans les mains de nos marchands et de nos industriels. Il ne m'est pas défendu de conjecturer que quelques-uns de nos élèves qui ont laissé cette maison, ou qui sont encore aujourd'hui confiés à nos soins, auront plus tard à s'occuper, soit dans la presse, soit sur les hustings, soit aux tribunes du parlement, des grands intérêts commerciaux, industriels et politiques de notre pays. Eh bien, je dirai aux parents de ces chers élèves, l'objet de notre affection et de notre sollicitude de chaque jour, je leur dirai : ne vous hâtez pas trop; étudiez le but que nous nous sommes proposé. Lisez attentivement le prospectus que nous avons publié en introduisant notre cours commercial. Nous ne voulons pas seulement des hommes de chiffres et de comptes. Nous voulons leur donner pendant deux ans spécialement, par la classe des Lettres et celle des Sciences, le moyen d'être, en laissant le collège, suffisamment instruits pour promouvoir, et par leurs écrits et par leur parole, les intérêts qui les concernent. Nous voulons les initier aux grandes questions de l'économie politique, nous voulons leur apprendre les belles pages de notre histoire, les articles de notre constitution politique. Nous voulons surtout en faire des hommes d'affaires honnêtes, consciencieux, laborieux, des hommes d'ordre; et croyez-vous que tout ce travail doive se faire à la vapeur? Pensez-vous que cinq ans soient trop longs pour arriver à ce résultat?

J'ai vu avec peine, après les vacances dernières, arriver un grand nombre d'élèves décidés d'enjamber par-dessus ces deux années si utiles pour entrer dans la classe d'affaires, celle qui doit terminer l'éducation commerciale.

J'ai dû m'opposer à cette décision précipitée, arrachée peut-être de force au consentement d'un père pendant les vacances. J'ai réussi en parti mais j'ai compris en même temps que notre programme n'avait pas été suffisamment compris. De grâce, si vous en avez les moyens, ne nous nuisez pas dans le but que nous poursuivons; si vous êtes assez pourvus des biens de la fortune, pour laisser vos enfants poursuivre cinq années de collège, ne les arrêtez pas au beau milieu de leur chemin, et alors nous espérons, sans témérité, pouvoir donner aux enfants de notre classe marchande les principes et les notions capables d'en faire des hommes qui pourront, plus tard, être appelés avec avantage à la conduite de nos affaires publiques.

Les aspirations de l'industrie canadienne grandissent. Nous l'entrevoions dans le mouvement d'association qui s'effectue en ce moment à Montréal. Nous le voyons dans les efforts qui se font presque de tous côtés, et dans ce comté, pour créer des routes, des voies ferrées, afin de se mettre en communication avec les centres industriels déjà existants et ceux qui nous permettraient de le devenir. Quel est l'ami de son pays qui ne louerait avec les accents du véritable patriotisme, tous ces projets et les sacrifices de temps, de patience et d'argent que